

La fondation du totalitarisme

Note sur la conception léniniste du parti

par Kostas PAPAIOANNOU.

★

La classe élue.

Le prolétariat tel qu'il apparaît pour la première fois dans la méditation du jeune Marx n'est pas une catégorie sociologique, mais un chiffre sacré, l'incarnation même de la « dialectique ». Dans le « Vendredi-Saint spéculatif » de Hegel, le Logos divin doit « s'aliéner », mourir dans la matière pour ressusciter comme Esprit dans l'histoire : la « chute » est appréhendée et justifiée comme un moment nécessaire dans la théodicée de l'ascension. De même la Pâque marxiste de la « résurrection de la nature » présuppose le plus extrême déchirement : il faut que l'homme passe par la prolétarisation totale pour que le salut devienne une actualité imminente. Or, par-delà Hegel et Proclus, le véritable « père de la dialectique », c'est peut-être la figure énigmatique du « Serviteur souffrant » d'Esaië (XLIII) qui a donné un premier visage au prolétariat de la prédication marxiste :

*Il s'est élevé comme une faible plante,
Comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée ;
Il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos re-
[gards,*

*Et son aspect n'avait rien pour nous plaire.
Méprisé et abandonné des hommes,
Homme de douleur et habitué à la souffrance,
Nous l'avons dédaigné, nous l'avons ignoré.
Cependant, ce sont nos douleurs qu'il a portées,
C'est de nos douleurs qu'il s'est chargé.
Il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos ini-
[quités...*

*Et c'est par ses meurtrissures que nous sommes
[guéris...
Par sa connaissance mon serviteur juste justifiera
[beaucoup d'hommes*

*Et il se chargera de leurs iniquités.
C'est pourquoi je lui donnerai sa part avec les
[grands ;*

*Il partagera le butin avec les puissants,
Parce qu'il s'est livré lui-même à la mort...
Parce qu'il a porté les péchés de beaucoup
[d'hommes,
Et qu'il a intercédé pour les coupables.*

Marx trouvera ces accents dans sa *déduction* du prolétariat. « Où donc est la possibilité positive de l'émancipation allemande ? », se demande-t-il dans un de ses premiers écrits :

« Réponse : dans la formation d'une classe chargée de chaînes radicales, d'une classe de la société bourgeoise qui ne soit pas une classe de la société bourgeoise, d'un état (*Stand*) qui soit la dissolution de tous les états, d'une sphère qui possède un caractère universel en raison de ses souffrances universelles et qui ne revendique aucun droit particulier [mais le droit absolu] parce qu'on ne lui a pas fait un tort particulier mais le tort absolu ; d'une sphère enfin qui ne puisse s'émanciper sans s'émanciper de toutes les autres sphères de la société et par conséquent sans les émanciper toutes. En un mot, dans la formation d'une sphère qui soit la perte totale de l'homme et qui ne puisse se reconquérir elle-même que par la reconquête totale de l'homme. Cette décomposition de la société se présentant comme classe particulière c'est le prolétariat » (1).

Cette eschatologie marquera pour toujours la conception marxiste du prolétariat. Seul capable de s'identifier avec le progrès de l'industrie qui anéantit toutes les autres classes, élimine les paysans, ruine les petits-bourgeois et réduit les capitalistes à une infime minorité ; seul capable de transcender les particularismes et les nationalismes qui aveuglent les autres classes et de s'élever au niveau

(1) MARX: *Critique de la philosophie hégélienne du Droit*, 1843.

de l'histoire planétaire ; seule classe lucide face aux bourgeois « agents passifs et inconscients du progrès », aux paysans « barbares » condamnés au « crétinisme propre à la vie rurale » et aux petits-bourgeois aveuglés par la défense de leurs intérêts mesquins et anachroniques ; seule classe « porteuse de l'avenir », le prolétariat prend la place du « peuple élu » et s'annexe les attributs les plus exorbitants des « nations cosmo-historiques » dont la philosophie hégélienne avait déjà exalté le « droit absolu » à la domination. « Contre ce droit absolu que possède le peuple qui représente le degré actuel du développement du *Weltgeist*, disait froidement Hegel dans sa *Philosophie du Droit* (§ 347), les autres peuples sont sans droit ; et ceux-ci, aussi bien que ceux dont l'histoire est passée, ne comptent plus dans l'histoire universelle ». Cette vision violemment anti-universaliste du « monopole » historique se transforme dans le marxisme en un messianisme du prolétariat. « Nous ne serons pas infidèles à l'esprit de Hegel, commentait Plekhanov, « le père du marxisme russe », en disant qu'en face du prolétariat révolutionnaire toutes les classes ne comptent dans l'histoire universelle qu'autant qu'elles ont favorisé ou empêché le mouvement prolétarien » (2) : *Dea Roma* ressuscitait, confondu avec le « peuple élu », sous les traits de la « dernière classe ».

Classe et Parti.

Lorsque Marx, qui, semble-t-il, ne pénétra jamais dans une fabrique, a formulé pour la première fois son eschatologie du prolétariat, celui-ci n'était encore, en Allemagne, qu'une « abstraction » dont la réalité ne pouvait être saisie que par anticipation. La fabrique fondée par Krupp à Essen avait à sa mort, en 1826, 4 ouvriers ; en 1835, lorsque fut installée dans ses locaux la première machine à vapeur, elle occupait 67 travailleurs ; leur nombre aura à peine doublé en 1846. A la même date, en France, la « classe manufacturière » (2.500.000 personnes dont 897.000 chômeurs, soit 1.600.000 au travail, sur lesquels 384.700 femmes et 208.000 enfants) est moins nombreuse que la classe des artisans (3.800.000) et des ouvriers agricoles qui représentaient la grande majorité de la population active (14 millions). Dans ce monde où l'on avait recensé près d'un million de domestiques et un demi-million de vagabonds et de mendiants, le prolétariat n'était encore qu'un noyau informe, à peine

dégagé de la masse des artisans et des hommes de métier individuels. Et pourtant, c'est sur cette classe encore embryonnaire et quasi inconsciente que Marx a fondé toute sa perspective historique plaçant toute sa confiance dans le mûrissement de sa conscience et dans le développement de ses organisations syndicales et politiques. D'où la place subordonnée qu'occupe le politique dans sa conception de l'histoire et le refus systématique qu'il oppose à la tradition machiavélique qui met l'accent sur l'élite politique plutôt que sur la classe, et la lutte incessante qu'il a menée contre la théorie blanquiste du primat de l'« avant-garde ».

Pour les blanquistes, disait Kautsky, « le prolétariat qui était trop ignorant et démoralisé pour s'organiser et se diriger lui-même, devait être organisé et dirigé par un gouvernement composé de son élite instruite, à la manière des Jésuites du Paraguay qui avaient organisé et gouverné les Indiens » (3). Une minorité instruite, c'est-à-dire issue de la bourgeoisie, devait se substituer au prolétariat amorphe et incapable d'initiative vraiment révolutionnaire. « Grâce au ciel, écrivait Blanqui en 1852, il y a beaucoup de bourgeois dans le camp prolétarien. Ce sont eux qui en font même la principale force... Ils lui apportent un contingent de lumières que le peuple malheureusement ne peut encore fournir. Ce sont des bourgeois qui ont levé les premiers drapeaux du prolétariat, qui ont formulé les doctrines égalitaires, qui les propagent » (4).

A cette conception oligarchique du primat des intellectuels, Marx et Engels opposent constamment leur foi démocratique dans la capacité d'auto-détermination de la masse, telle qu'elle s'exprime dans la fière devise de l'Internationale : « *L'affranchissement des travailleurs est l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* ». Les « communistes » dont parle le *Manifeste*, ne constituent pas une organisation politique au sens traditionnel du terme :

« Ils ne forment pas un parti distinct en face des autres partis ouvriers ; ils n'ont pas d'intérêts distincts de ceux du prolétariat tout entier ; ils ne proclament pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement prolétarien. »

(2) PLEKHANOV : *Les questions fondamentales du marxisme*. Edit. Soc., 1947, p. 135.

(3) K. KAUTSKY : *Die Diktatur des Proletariats*, Wien, 1918, p. 16.

(4) BLANQUI : *Textes Choisis*, Paris, 1955, p. 132.

Ce qui les distingue des autres groupements ouvriers c'est que :

« Dans l'ordre de l'action, ils constituent la fraction la plus résolue (...) tandis que, dans l'ordre de la théorie, ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence lucide des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien » (5).

Si les « communistes » ne constituent pas un parti particulier, les partis eux-mêmes ne sont que des expressions passagères et limitées du mouvement ouvrier, mouvement total qui les dépasse de toutes parts et se manifeste à tous les niveaux de la réalité sociale. « *Le parti au sens éminemment historique du terme* » dont parle Marx dans sa célèbre lettre à Freiligrath (du 29-2-1860), désigne l'ensemble des forces par lesquelles se manifeste l'« auto-activité », l'« auto-affranchissement », « l'économie politique ouvrière » dans les usines, les coopératives, les organisations syndicales, etc. De ce « parti » qui « naît spontanément du sol de la société moderne », les organisations purement politiques ne sont que des expressions « éphémères », des simples « épisodes ». La politique n'est qu'une des dimensions de l'action par laquelle le prolétariat sort de sa passivité originelle et s'affirme dans l'histoire. Si la « conquête de la démocratie » est la condition de l'affranchissement ouvrier, celui-ci se situe d'emblée en dehors de la sphère politique, se manifeste essentiellement dans le travail de la reconstruction économique, dans la démocratisation des « rapports de production » :

« La révolution en général — le renversement du pouvoir existant et la dissolution de l'ancien état de choses — est un acte politique. Sans révolution le socialisme ne peut s'accomplir. Il a besoin de cet acte politique pour autant qu'il a besoin de la destruction et de la dissolution. Mais dès que commence son activité organisatrice, sa fin suprême, son âme, alors le socialisme rejette l'enveloppe politique » (6).

Le politique s'efface devant le social et c'est bien cette résorption postulée du politique dans l'« activité organisatrice » du prolétariat qui explique pourquoi, entre autres :

« Les syndicats ne doivent jamais être rattachés à une association politique ou se trouver sous sa dépendance (...); le faire, c'est leur porter un coup mortel. Les syndicats sont les écoles du socialisme.

C'est dans les syndicats que les ouvriers s'éduquent et deviennent socialistes (...). Tous les partis politiques, quels qu'ils puissent être, sans exception, n'enthousiasment la masse des ouvriers qu'un certain temps, momentanément; les syndicats par contre captent la masse de façon durable; seuls, ils sont capables de représenter un véritable parti ouvrier et d'opposer un rempart à la puissance du capital... » (7).

On est loin du « marxisme orthodoxe » de nos jours qui ne voit dans les syndicats que des « courroies de transmission » des directives du Parti considéré comme le Démonstrateur exclusif de l'histoire. Par contre, dans l'esprit de Marx, l'exaltation de la classe entraîne une constante dévalorisation du politique. « Avec la profondeur de l'action historique croîtra le volume de la masse engagée dans l'action » (8) : plus l'action s'approfondit et attaque les fondements même de l'ordre existant, plus la masse gagne en importance et plus le rôle de l'avant-garde diminue. C'est ainsi que Rosa Luxembourg pouvait considérer l'« abolition de la distinction entre dirigeants et dirigés » comme « la tendance dominante du mouvement socialiste » (9).

A l'opposé de cette conception humaniste qui correspond à la maturité de la société démocratique, le « blanquisme » apparaît comme la « maladie infantile » du mouvement ouvrier. On le retrouve, en effet, au moment de la constitution des mouvements ouvriers d'Allemagne et de Russie. Engels en avait clairement indiqué le principe dans une lettre-circulaire adressée aux chefs de la social-démocratie allemande en septembre 1879 :

« La classe ouvrière, par elle-même, est incapable de s'affranchir. Elle doit passer sous la direction de bourgeois « instruits et aisés » qui seuls « ont l'occasion et le temps » de se familiariser avec les intérêts des ouvriers » (10).

Vue de Russie, cette distinction quelque peu pédante entre dirigeants instruits et dirigés voués aux tâches d'exécution, prit les dimensions d'une

(5) MARX-ENGELS: *Le Manifeste communiste*. Edit. Costes, 1947, p. 80.

(6) MARX-ENGELS: *Gesamtausgabe*, 1/3, pp. 22-23.

(7) Déclaration de Marx à une délégation de syndicalistes allemands, 27.11.1869.

(8) MARX-ENGELS: *La Sainte Famille*. Edit. Costes, II, p. 145.

(9) Cf. *Marxisme contre dictature* (Paris, 1946), p. 37.

(10) *Ausgewählte Briefe*, Berlin, 1953, p. 389.

opposition manichéenne, vertigineuse, entre *l'intelligentsia* révolutionnaire et la masse amorphe.

L'intelligentsia et la masse.

L'apparition de l'intelligentsia est un moment décisif de l'évolution des pays précapitalistes dont le cadre traditionnaliste et communautaire se trouve partiellement détruit ou entièrement contesté par la domination directe ou indirecte des Etats européens et le rayonnement des idées européennes. En tant que catégorie sociologique, l'intelligentsia est le produit typique des effets corrosifs ou négatifs du processus de « modernisation » ou d'« occidentalisation ». La pénétration des idées, des techniques et des institutions européennes a partout bousculé un ordre social et culturel millénaire. On connaît les résultats de ce bouleversement : émancipation brutale des individus, surtout dans les villes où ils vivent arrachés à leur contexte coutumier, « détribalisés » ; décadence des institutions et des autorités traditionnelles ; brusque passage d'une société communautaire à base mystique à une société individualiste dont la mentalité calculatrice et sceptique détruit au commencement plus de valeurs qu'elle n'en crée. Les croyances anciennes s'effacent, mais il reste une mentalité mystique sans emploi qui cherche des valeurs de remplacement. La convulsion que subit le monde précapitaliste le laisse désorienté, à la recherche de nouveaux cadres : les idéologies, reflets des théories occidentales dans les milieux les moins préparés à les assimiler, se substitueront aux anciennes cosmologies.

Les hommes de l'intelligentsia sont d'abord happés par l'idéologie qu'ils vivent religieusement et à laquelle ils se consacrent exclusivement. Le darwinisme, le matérialisme, le marxisme n'étaient plus des hypothèses de travail, des vérités partielles et relatives, mais se muaient en un système clos où l'idolâtrie de la science s'annexait les attributs de l'orthodoxie : selon le mot amer d'Engels, les marxistes russes citaient les passages des écrits et des lettres de Marx « comme si c'étaient des textes des classiques ou du Nouveau Testament » (11).

Cette absolutisation du marxisme n'était pas faite pour atténuer le penchant ancestral des Russes pour l'apocalyptisme. Si le personnage de Dostoïewski « attendait la destruction du monde, non pas dans un temps plus ou moins éloigné, selon

des prophéties qui pouvaient ne pas s'accomplir, mais d'une façon tout à fait précise, après-demain par exemple, exactement à dix heures vingt-cinq du matin » (12), le marxisme donnait aux thèmes catastrophiques une caution scientifique, laquelle pouvait aisément se combiner avec l'idée de la destruction volontaire, si particulièrement caractéristique de l'état d'esprit des nihilistes russes. Dans l'ouvrage de Herzen intitulé *De l'autre rive* (1850) cette idée est exaltée jusqu'à en devenir un dithyrambe chantant la mort et le chaos :

« Qu'en résultera-t-il ? Adviene que pourra. Il suffit de savoir que dans cet incendie (révolutionnaire) allumé par la folie, la haine, la vengeance et la discorde, le monde périra. Par conséquent, vive le chaos, vive la mort ! Nous voulons être les bourreaux du passé, montrer aux hommes du vieux monde chaque nouvelle blessure infligée à ce monde, les rendre attentifs à chaque progrès de la destruction, les brouiller entre eux, afin que le vieux monde ne puisse plus se rétablir, qu'il perde tout soutien et toute foi, qu'il ne soit plus aimé de personne, qu'il s'accroche aux malentendus. »

Baignant dans une telle ambiance de catastrophe apocalyptique, incapable de traduire ses rêves en une action politique concrète, étouffant sous l'autocratie et coupé de la masse inerte et inculte, l'intelligentsia allait pousser jusqu'à leurs plus extrêmes conséquences les deux axiomes du blanquisme : la foi en la toute-puissance de l'élite et la sous-estimation de la capacité révolutionnaire de la masse. A l'« organisation militaire » que réclamait Blanqui (13), Netchaïev et Tkatchev donneront la signification d'un ordre religieux et prépareront la voie à Lénine et ses « révolutionnaires professionnels ».

Pour exprimer les tendances extrêmes de l'intelligentsia révolutionnaire, nulle figure n'est plus caractéristique que la figure troublante de Serge Netchaïev. Fondateur de l'association révolutionnaire *La Hache*, il voulut mettre en application l'extraordinaire *Catéchisme révolutionnaire* écrit en 1869 par Bakounine. Il est vrai que le maître, horrifié des pratiques de son élève fanatique et dénué de scrupules, l'a aussitôt répudié et lui a même attribué la paternité du *Catéchisme*. Il n'en

(11) ENGELS : lettre à I.A. Hourwitch, 1893.

(12) DOSTOÏEWSKI : *Les Démon*s (édit. de la Pléiade, 1965), p. 144.

(13) BLANQUI : *Textes Choisis*, pp. 218-219.

reste pas moins que c'est dans ce texte que nous trouvons la première formulation de la pédagogie léniniste. Lorsque Lénine réclamera dès le n° 1 de l'*Iskra* la formation d'hommes « qui ne consacrent pas à la révolution leurs soirées libres, mais toute leur vie », il ne fera que ressusciter les « révolutionnaires » apocalyptiques que le *Catéchisme* décrit en ces termes :

« § 1. Le révolutionnaire est un homme marqué. Il n'a ni intérêts personnels, ni affaires, ni sentiments, ni attachements, ni propriété, ni même un nom... § 2. Il a brisé tout lien avec l'ordre civil et avec le monde civilisé tout entier, avec les lois, les convenances, avec la moralité et les conventions généralement reconnues dans ce monde. Il est l'ennemi implacable, et s'il continue à vivre dans ce monde, ce n'est que pour détruire plus sûrement... § 6. Tous les sentiments d'affection, les sentiments ramollissants de parenté, d'amitié, d'amour, de reconnaissance doivent être étouffés en lui par la passion unique et froide de l'œuvre révolutionnaire... § 7. La passion révolutionnaire, devenue chez lui une habitude de tous les jours et de tous les instants, doit s'allier au plus froid calcul... § 8. Le degré d'amitié, de dévouement et des autres obligations envers ses compagnons de lutte révolutionnaire ne se mesurent que par son degré d'utilité dans l'« œuvre pratique de la révolution destructive... »

Ce qui se dessine ici est bien l'« ascétisme bolchevik », l'arrachement hors du monde, qui fonde un travail acharné dirigé vers un but unique : la destruction de l'ordre établi. De là vient aussi l'idée d'une organisation rigoureusement hiérarchisée selon le degré d'initiation : le *Catéchisme* distingue des catégories parmi les révolutionnaires, ceux de la première catégorie se réservant le droit de considérer les autres comme un « capital qu'on peut dépenser » :

« § 10. Chaque compagnon doit avoir sous la main plusieurs révolutionnaires de second et de troisième ordre, c'est-à-dire non encore entièrement initiés. Il doit les considérer comme une partie du capital révolutionnaire général confié à sa disposition. Il doit dépenser économiquement sa part du capital, tâcher d'en tirer le plus grand profit possible. »

Dépersonnalisés, entièrement subordonnés à leurs dirigeants, qui se réservent le droit exclusif d'employer la violence et le mensonge, les initiés

du *Catéchisme* préfigurent trait pour trait les « révolutionnaires professionnels » de Lénine. Mais l'idée léniniste du parti d'avant-garde guidant le peuple ignorant vers la « terre promise » se rattache aussi et surtout aux conceptions de Pierre Tkatchev, le fondateur du « jacobinisme » russe.

C'est Tkatchev qui a formulé pour la première fois clairement et systématiquement les deux idées fondamentales du totalitarisme moderne : l'idée d'une élite centralisée, hiérarchisée, disciplinée formant non pas un parti politique au sens traditionnel du terme, mais une organisation de coup d'État destinée à s'identifier avec l'État et à régner au moyen de la terreur et de la propagande ; d'autre part, l'idée de l'incapacité politique de la masse. Selon lui, le peuple est socialiste d'instinct, mais incapable d'agir par lui-même ; il acceptera la révolution, mais celle-ci ne peut être que l'œuvre exclusive de l'élite :

« Ni à présent, ni dans l'avenir, le peuple livré à lui-même n'est capable d'accomplir la révolution sociale. Nous seuls, minorité révolutionnaire, pouvons ou devons le faire au plus vite (...). Le peuple ne peut se sauver lui-même (...), ne peut fixer son sort conformément à ses besoins réels, ne peut donner corps et vie aux idées de la révolution sociale (...). Il n'est pas à même d'édifier un monde nouveau : ce rôle et cette mission appartiennent exclusivement à la minorité révolutionnaire. » (14)

Ce principe, que Lénine adoptera presque mot pour mot vingt ans plus tard, entraînera si violemment en contradiction avec l'idéal libertaire et démocratique du jeune socialisme russe que les théories de Tkatchev restèrent sans écho. Plus encore : le mouvement marxiste russe se constitua en opposition ouverte avec les idées de Tkatchev. À mesure que la culture citadine s'approfondissait et que le mouvement ouvrier se constituait, il devenait possible de dépasser l'opposition vertigineuse entre l'« élite » révolutionnaire et la masse inerte et d'envisager la création de partis de masse démocratiquement organisés. Dans sa polémique contre Tkatchev, Plekhanov, le « père du marxisme russe », conteste le primat de l'élite au nom du principe opposé de la « spontanéité », c'est-à-dire de la capacité révolutionnaire de la masse. Selon les théoriciens de la « spontanéité », les masses seules sont créatrices ; l'intelligentsia devrait renoncer à

(14) Cité par Boris SOUVARINE : *Staline* (1935), p. 30.

ses prétentions et suivre l'exemple de Marx qui attendait la victoire du socialisme « uniquement du développement intellectuel de la classe ouvrière, tel qu'il devait résulter nécessairement de l'action commune et de la discussion » (15).

Telle était précisément la tâche que se proposaient les mencheviks dont, à partir de 1905, chaque année semblait renforcer la position. Par contre, face à l'évolution qui se dessinait, Lénine, qui restait fidèle à la vieille conception du parti d'élite ultra-centralisé, faisait figure de sectaire retardataire.

Lénine et le parti.

En 1902, alors que la Russie paraissait s'acheminer vers un régime politique et social de type occidental, Lénine jetait dans *Que faire ?* les bases du totalitarisme moderne. Pour lui, la croyance en une forme militaire, centralisée d'organisation était une pierre de touche, de même que pour Marx sa croyance dans le pouvoir créateur et la « mission historique » du prolétariat. Par une mutation lourde de conséquences, la valeur absolue conférée par Marx à la classe élue est transférée au parti des révolutionnaires professionnels. Marx attendait l'avènement du socialisme de la maturation de la conscience de classe des ouvriers devenus, grâce aux progrès du capitalisme, l'immense majorité de la population. Dans le léninisme, le prolétariat cessait d'être une réalité empirique ; il était avant tout l'idée du prolétariat, une idée qui ne peut pas être adéquatement saisie par le prolétariat lui-même, mais qui doit être incarnée par une minorité de doctrinaires transformés en guerriers monolithiques. Si cette minorité quantitativement insignifiante est possédée complètement par l'idée messianique du prolétariat, si elle atteint un certain degré d'homogénéité idéologique et de discipline monolithique, alors elle peut accomplir des miracles, elle peut triompher de tous les obstacles objectifs : l'état économique arriéré, aussi bien que subjectifs : l'immaturité, voire l'esprit « trade-unioniste » non révolutionnaire du prolétariat lui-même. « *Donnez-nous une organisation de révolutionnaires, s'écriait Lénine, nouvel Archimède, et nous mettrons la Russie sens dessus dessous* » (16).

Pour comprendre la prodigieuse destinée du parti bolchevik, il faut commencer par rappeler la conception très particulière que Lénine s'est faite des rapports entre le parti d'avant-garde et la

classe ouvrière et, plus généralement, la société : c'est dans le « solipsisme » léniniste que nous trouverons les germes de la future subordination de la société civile à l'appareil de l'Etat totalitaire (17).

Si l'Etat bolchevik a pu, dès les premiers jours de la Révolution, s'élever au-dessus de la société et lui enlever toute capacité de résistance, c'est que le parti dont il était l'émanation, fut d'emblée conçu comme une entité indépendante des forces sociales et plus particulièrement de la classe dont il tirait sa substance et sa légitimité.

Lénine a fondé son mythe du parti sur la ruine du mythe marxiste de la classe élue. L'acte de naissance du bolchevisme dans *Que faire ?* (1902) et *Un pas en avant, deux pas en arrière* (1904) est une constatation impitoyable, radicale et totale de la capacité historique du prolétariat : c'est bien cette décapitation, cette *capitis diminutio* du prolétariat qui rendit possible la prétention du parti d'être la « tête » de la Révolution.

Le second trait spécifique du parti de type léniniste, qui le distingue de tous les autres partis politiques (sauf les partis fascistes, créés dans une large mesure à son image), c'est sa structure interne qui réduit à l'extrême son caractère politique (au sens classique du terme) et l'apparente à l'Eglise (par son idéologie dogmatisée), à l'appareil bureaucratique (par son organisation centralisée et hiérarchisée) et à l'armée (par l'obéissance « monolithique » qu'il réclame de ses militants de base).

Primat de l'avant-garde (et donc dépossession du prolétariat) ; centralisation bureaucratique (et donc dépolitisation du parti) : examinons de plus près ces deux points.

Nous commencerons par une évocation de l'idéologie : le fameux adage de Lénine : « *sans théorie révolutionnaire, pas d'action révolutionnaire* » (18) signifie aussi « sans doctrine totale, pas de domination totale ». En effet, l'unité et la discipline que le léninisme préconise dans l'action ne sont pas possibles si elles n'ont à la base une unité de pensée, une idéologie dogmatisée, une orthodoxie.

(15) ENGELS: Préface de 1890 au *Manifeste communiste*. Edit. citée, p. 49.

(16) LENINE: *Que faire ?* Dans *Oeuvres Choieses*, Moscou, 1946, I, p. 278.

(17) Cf. Notre essai: *Naissance d'une classe*, dans *Etudes*, 1962, n° 2.

(18) LENINE: *op. cit.*, I, p. 192.

Mais aussi, pour soumettre les masses, pour arriver à contrôler tous les aspects de la vie, il faut plus que la seule contrainte, il faut une doctrine unitaire, une « conception du monde » exhaustive, une vérité absolutisée embrassant l'ensemble de la vie, non seulement l'économie et la politique, mais aussi la pensée et la sensibilité, toute la culture, y compris la vie privée. C'est au nom de cette doctrine fabuleuse que Lénine a formulé pour la première fois sa thèse de la « transcendance » du parti.

« Science prolétarienne » et prolétariat.

Marx connaissait bien l'*hybris* du sectarisme :

« La secte trouve sa raison d'être dans son point d'honneur, et ce point d'honneur, elle le cherche non pas dans ce qu'elle a de commun avec le mouvement de classe, mais dans un signe particulier qui la distingue du mouvement » (19).

Toute sa vie Lénine a lutté pour dégager ce « signe particulier » qui distinguerait son parti des « révolutionnaires professionnels » de la classe qu'ils devaient « émanciper » et ce « point d'honneur » il a pensé le trouver dans la « science » marxiste. Le « socialisme scientifique » n'était plus la modeste « connaissance du mouvement réel fait par le peuple », ainsi que le pensait Marx (20), mais un « système » exhaustif qui impliquait des « prises de position » dogmatiques sur toutes les questions (aussi bien sur l'empirio-criticisme que sur l'« art prolétarien ») et qui devait surtout immuniser les révolutionnaires professionnels contre toute forme de doute. La « science » telle que Lénine la concevait, impliquait par exemple la suppression de la liberté de discussion et la pluralité des fractions à l'intérieur du Parti :

« Des gens véritablement convaincus d'avoir fait avancer la science ne réclameraient pas la liberté pour de nouvelles conceptions d'exister parallèlement aux anciennes, mais le remplacement de celles-ci par celles-là » (I, 179).

« Science » et unanimité sont donc des expressions identiques, et l'unanimité doit devenir la loi suprême de l'élite et à plus forte raison de la société toute entière. Comme dit Boukharine dès les premières pages de son livre sur le matérialisme historique (1920), exposé classique du marxisme vulgaire :

« Il est facile de comprendre que la science du prolétariat [c'est-à-dire la science, réelle ou pré-

tendue, de Boukharine lui-même] est supérieure à celle de la bourgeoisie (...) et que nous autres marxistes sommes autorisés à considérer la science prolétarienne comme la science véritable et à exiger (*sic*) qu'elle soit généralement reconnue comme telle » (21).

La « science prolétarienne » ouvrait ainsi à la volonté de puissance le domaine jusqu'alors interdit de la culture et autorisait les plus extrêmes conséquences. La décapitation intellectuelle du prolétariat en fut la première : la « science » était « prolétarienne », la conscience de classe du prolétariat était le centre d'où irradiait toute lumière et toute vérité, mais, « livré à lui-même », non médiatisé par le Parti, unique dépositaire de la « science », le prolétariat était plongé dans les ténèbres, fourvoyé dans les sentiers de l'erreur. Cela, Kautsky, le Pape de la social-démocratie allemande, la seule autorité que Lénine reconnaissait après Marx et Engels, l'avait déjà dit :

« La conscience socialiste ne peut surgir que sur la base d'une profonde connaissance scientifique (...). Or, le porteur de la science n'est pas le prolétariat, mais les *intellectuels bourgeois* : c'est dans le cerveau de certains individus de cette catégorie qu'est né le socialisme contemporain, et c'est par eux qu'il a été communiqué aux prolétaires intellectuellement les plus développés, qui l'introduisirent ensuite dans la lutte de classe du prolétariat (...). Ainsi donc, la conscience socialiste est un élément importé du dehors dans la lutte de classe du prolétariat, et non quelque chose qui en surgit spontanément » (22).

Il est vrai que, par la suite, Kautsky a atténué l'outrance de ces formules, si peu marxistes. Par contre, Lénine, qui cite avec admiration « les paroles profondément justes et significatives de Kautsky » (I, 204-5), les poussera jusqu'à leur plus extrêmes conséquences rejetant, sans s'en rendre compte, toute la théorie marxiste de la « conscience de classe » et lui substituant une théorie foncièrement idéaliste de l'« indépendance » de l'intelligentsia :

« La conscience socialiste est née des théories philosophiques, historiques, économiques, élaborées

(19) MARX : lettre à J.B. Schweitzer du 13.10.1868.

(20) MARX : *Contre l'anarchie*, Paris, 1935, p. 47.

(21) BOUKHARINE : *Le matérialisme historique* (E.S.I.), pp. 11-12.

(22) KAUTSKY : *Neue Zeit*, 1901-1902, XX, I, pp. 79-80.

par les représentants instruits des classes possédantes, par les intellectuels. Les fondateurs du socialisme scientifique, Marx et Engels, étaient eux-mêmes par leur situation sociale, des intellectuels bourgeois. De même, en Russie, la doctrine théorique de la social-démocratie surgit d'une façon tout à fait indépendante de la croissance spontanée du mouvement ouvrier ; elle y fut le résultat naturel, inéluctable du développement de la pensée chez les intellectuels révolutionnaires socialistes » (I, 197-8).

Il y a là un renversement inattendu d'une des propositions fondamentales du marxisme : ce n'est plus l'être qui détermine la conscience, les idées ne sont plus les « reflets » de la situation sociale, mais se développent spontanément, suivant leur logique propre, indépendamment de toute situation de classe ou autre, et aboutissent à déterminer l'être. Plus encore : l'être du prolétariat est finalement déterminé par la conscience des intellectuels... Par leur position sociale, ceux-ci appartiennent à la petite-bourgeoisie, la « bête noire » du marxisme ; et pourtant, ils sont seuls à pouvoir penser la totalité sociale en fonction d'une perspective révolutionnaire, tandis que « livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste » (I, 197). Et puisque les ouvriers abandonnés à eux-mêmes ne peuvent penser qu'obscurément et inadéquatement leur propre situation historique, ce sont les « intellectuels » petit-bourgeois devenus « révolutionnaires professionnels » qui doivent, d'après Lénine, former le noyau du parti et assumer la mission de porter la conscience et la « science prolétarienne » au sein du prolétariat.

La « vérité » n'est donc pas « prolétarienne » en ce sens que seul le prolétariat pourrait la saisir. Au contraire, elle dépasse le prolétariat en ce sens que le prolétariat ne pourra la saisir que par la médiation de ces « intellectuels révolutionnaires socialistes » seuls capables de la lui communiquer : à l'instar des fonctionnaires de l'État hégélien (considéré par Marx comme le *non plus ultra* du « fétichisme » et de la « superstition »), les intellectuels ne se définissent pas par rapport à la classe à laquelle ils appartiennent, mais constituent en quelque sorte la « classe universelle » au-dessus des classes proprement dites.

La « vérité » serait-elle prolétarienne en ce sens que seuls les prolétaires pourraient l'assimiler ?

Même pas, répond Lénine : s'il est vrai qu'en principe, « la classe ouvrière est attirée spontanément vers le socialisme », il n'en est pas moins certain que « c'est l'idéologie bourgeoise qui, spontanément, s'impose surtout à l'ouvrier » ! (I, 208). La raison de cette supériorité de l'idéologie bourgeoise sur la « science prolétarienne » — « seule science véritable » étant que « l'idéologie bourgeoise est plus ancienne et plus achevée que l'idéologie socialiste » (I, 207) — seule une minorité d'intellectuels fanatisés par le mythe de la « science prolétarienne » pourrait neutraliser l'emprise de l'idéologie bourgeoise sur le prolétariat.

On est encore loin de l'étrange philosophie de la « peur de la liberté » et de l'obscurantisme volontaire prêchée récemment par J.P. Sartre :

« Le prolétaire a besoin de croire qu'il y a une vérité ; comme il ne peut l'établir seul, il faudra qu'il puisse se fier assez profondément à ses dirigeants de classe pour accepter de la tenir d'eux. Bref, à la première occasion, il enverra au diable les libertés qui l'étranglent ! » (23).

Personne, en 1902, ne pouvait tenir pareil langage ; mais il n'est pas moins certain que c'est Lénine qui le rendit possible. Plus l'idée qu'il se faisait de la « science » devenait exorbitante, plus il avait tendance à se méfier des prolétaires réels, « humains-trop humains » pour pouvoir s'élever aux hauteurs glacées où planait l'intelligentsia. À ses adversaires, c'est-à-dire à la quasi totalité des marxistes, de Plekhanov à Trotsky et Rosa Luxembourg, il dit sans ambages :

« Tout culte de la spontanéité du mouvement ouvrier, toute diminution du rôle de l'élément conscient », du rôle du parti signifie — qu'on le veuille ou non — un renforcement de l'influence de l'idéologie bourgeoise sur les ouvriers. Tous ceux qui parlent de « surestimation de l'idéologie », d'exagération du rôle de l'élément conscient, etc., se figurent que le mouvement ouvrier est par lui-même capable d'élaborer pour soi une idéologie indépendante... Mais c'est une erreur profonde » (I, 204).

C'était une erreur profonde, pour la simple raison que le prolétariat n'est pas immédiatement la classe révolutionnaire dont parle le marxisme : la

(23) SARTRE: *Les Communistes et la Paix*. Dans *Les Temps modernes*, n° 84-85, p. 758.

décapitation intellectuelle du prolétariat se double d'une contestation radicale et totale de sa capacité révolutionnaire et politique.

Incapacité du prolétariat.

Marx avait commencé par réserver au prolétariat le monopole, pour ainsi dire, de l'action et de la fécondité historiques. Dans sa conception, toutes les autres classes étaient directement ou indirectement « réactionnaires » et vouées à l'inconscience, prélude de leur asservissement idéologique et de leur écrasement politique. L'acte décisif de Lénine fut de mettre au ban de l'histoire le prolétariat lui-même et de réserver à la seule avant-garde le droit de monter au Sinai de la Révolution. Pour Marx, le prolétariat était spontanément révolutionnaire ; c'est pourquoi « tout progrès du mouvement réel » lui importait « plus qu'une douzaine de programmes » (24). Au contraire, pour Lénine, le prolétariat est spontanément réformiste, étranger à l'idée de la révolution :

« L'histoire de tous les pays atteste que, livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à la conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre le patronat, réclamer du gouvernement telles ou telles lois nécessaires aux ouvriers... Quant à la conscience social-démocrate (révolutionnaire), elle ne peut lui venir que du dehors » (I, 197).

Le réformisme est la limite que la conscience prolétarienne proprement dite ne peut jamais franchir toute seule : même les grandes grèves de l'envergure de celles de 1896-7 à Saint-Petersbourg, même la grève *politique* du 1^{er} mai 1898, du seul fait qu'elles avaient été organisées spontanément, indépendamment de toute intervention de l'avant-garde (inexistante à l'époque), ne trouvaient pas grâce aux yeux de Lénine :

« Les ouvriers n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir la conscience de l'opposition irréductible de leurs intérêts avec tout l'ordre politique et social actuel, c'est-à-dire la conscience social-démocrate... Les ouvriers *ne pouvaient pas* avoir la conscience social-démocrate. Celle-ci ne pouvait leur venir que du dehors » (I, 197).

Le prolétariat était bien la classe-messie qui sauverait le monde, mais elle avait besoin d'un tuteur qui seul pouvait lui permettre de s'élever à

la hauteur de sa « mission ». Plus encore : le prolétariat était naturellement porté à trahir sa mission et à se laisser endoctriner par la bourgeoisie :

« Le développement spontané du mouvement ouvrier aboutit justement à le subordonner à l'idéologie bourgeoise. Car le mouvement ouvrier spontané, c'est le trade-unionisme ; or, le trade-unionisme, c'est justement l'asservissement idéologique des ouvriers par la bourgeoisie » (I, 206).

Seule une minorité d'ex-« intellectuels bourgeois », fortement centralisée et nantie d'une discipline de fer, pourrait triompher de cette tendance « spontanée » qui met le prolétariat dans l'orbite de la bourgeoisie et permettre aux ouvriers « trade-unionistes » de se transformer en prolétaires révolutionnaires. Comme dit J.P. Sartre dans un essai où il tente de tirer au clair les implications sociologiques du léninisme, la classe ouvrière n'est pas une classe, mais une « masse » et « l'essence même des masses leur interdit de penser et d'agir politiquement » ! (25). L'ouvrier ne peut surmonter sa passivité d'homme de la « masse » que « dans l'exacte mesure où il est encadré, entraîné, contrôlé » par le parti (26). Si bien qu'en définitive, « les ouvriers font naître la classe quand ils obéissent tous aux ordres des dirigeants » (27). Il est impossible de ne pas penser à Marx ironisant sur la conception hégélienne de l'Etat laquelle postule que « le paysan est citoyen de l'Etat non pas au titre de paysan, mais (...) paysan au titre de citoyen de l'Etat » (28). De même, dans la sociologie sartrienne, les ouvriers deviennent ouvriers au titre de membres *obéissants* du Parti...

Mais en 1902 on était peu enclin à jongler avec l'antithèse mystique entre masse et classe, et Lénine souleva une tempête de protestations. Trotski le tenait pour « le chef de l'aile réactionnaire du parti ». Rosa Luxembourg dénonçait avec une extrême véhémence sa mentalité inquisitoriale de « veilleur de nuit » et sa méfiance stérilisante à l'égard du prolétariat. Mais chez Lénine il ne s'agissait pas d'une simple sous-estimation de la capacité révolutionnaire du prolétariat. Son fêti-

(24) MARX : lettre à W. Bracke du 5 mai 1875. Dans *Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt* (E.S., 1950), p. 15.

(25) J.P. SARTRE : *op. cit.*, n° 101, p. 1815.

(26) *Ibid.*, p. 1.816.

(27) *Ibid.*, n° 84-85, p. 760.

(28) MARX : *Die Frühschriften* (édit. Kröner, 1953), p. 113 (IV, 197 de l'édition Costes).

chisme du parti provenait d'un doute radical en ce qui concerne la valeur humaine et la capacité politique du prolétariat.

Dévalorisation du prolétariat.

La classe ouvrière n'est pas la classe universelle « aux souffrances universelles » dont rêvait Marx. « Livré à lui-même », le prolétariat apparaît comme une classe égoïste, aveuglée par son « droit particulier », incapable de se solidariser avec les autres classes opprimées, sourde à l'exigence d'une justice universelle. Pour justifier les prétentions éducatives de l'avant-garde dont il serait le directeur, Lénine avait commencé par dénier aux ouvriers la capacité de prendre conscience de leur propre rôle historique. Emporté par sa démonstration, il finit par croire que les ouvriers étaient non seulement inconscients d'eux-mêmes, mais aussi insensibles aux souffrances des autres. Pourquoi, demande-t-il :

« Pourquoi l'ouvrier russe manifeste-t-il encore si peu son activité révolutionnaire en face des violences sauvages exercées par la police contre le peuple, en face de la persécution des sectes, des voies de fait sur les paysans, des abus scandaleux de la censure, des tortures infligées aux soldats, de la guerre faite aux initiatives les plus anodines en matière de culture, etc. ? » (I, 230).

L'apathie morale est la condition naturelle du prolétariat ; incapable de dépasser l'horizon borné de l'action revendicative, la seule qu'il puisse entreprendre spontanément, le prolétariat est à ce point aveuglé par ses propres souffrances qu'il ne s'intéresse guère à ce qui se passe en dehors de sa sphère particulière : « la lutte économique ne l'y fait pas penser » (I, 230). Bref, l'avant-garde est seule à savoir haïr la tyrannie et l'injustice : si le prolétariat trahit l'universalité humaine, la faute en incombe à l'avant-garde qui n'a pas su faire son éducation morale et « organiser des campagnes de révélations suffisamment larges, éclatantes et rapides contre toutes ces infâmies » (I, 230).

Ici, ouvrons une parenthèse : que dirait Lénine de ce monde de terroristes terrorisés dont le rapport Khrouchtchev a révélé quelques menus aspects ? Car il n'y a pas de commune mesure entre les violences sauvages de l'Okhrana et la déportation des populations entières ordonnée par l'héritier de Lénine et exécutée par le parti auquel Lénine

avait assigné la mission de faire l'éducation morale des masses. Si Lénine s'indignait réellement de la persécution des sectes (Doukhobores, etc.) ou des pogroms antisémites, que devrait-il penser du terrorisme antireligieux de l'« Union des Athées militants » ou des épurations massives que provoqua l'« antisionisme » ? La dialectique enseigne qu'à partir d'un certain degré la quantité se change en qualité : si le tsarisme était à stigmatiser à cause des « voies de fait sur les paysans », que doit-on penser de la déportation de millions de prétendus *koulaks* ? Passons sur les « tortures » ; mais que dire de la « guerre faite aux initiatives les plus anodines en matière de culture » ? Les pires réactionnaires de 1902 hausseraient les épaules si on leur disait que sous le règne du « réalisme socialiste » les peintres impressionnistes allaient devenir l'objet d'une interdiction gouvernementale. Qui peut oublier Guerassimov, le président-dictateur de l'Académie des Arts, jurant que tant qu'il serait en vie, les portes du Musée des Impressionnistes resteraient fermées au public ?

Lénine croyait que seule l'avant-garde pourrait organiser une campagne de dénonciation publique des abus de l'autocratie. Que dirait-il de l'élite au pouvoir ? Non contente d'avoir enlevé aux ouvriers toute possibilité de résistance contre les violences qu'elle leur a fait subir, elle a aussi dressé toute la population, toutes les classes à la fois, à accueillir avec des chants d'allégresse les innombrables actes d'arbitraire, d'oppression et de violence par lesquels elle manifestait son pouvoir : ce ne fut assurément pas une des moindres innovations de ces « éducateurs des masses » d'avoir su associer les enfants des écoles au vaste mouvement d'anathèmes « spontanés » qui se formait invariablement, à chaque procès, autour des procureurs généraux. Cela aussi faisait partie de l'éducation morale des masses...

Dans l'esprit de Lénine, la prétendue apathie morale des masses était un argument de poids en faveur du primat du parti. Dépositaire exclusif de la « science prolétarienne », seul capable de réflexes moraux, le parti constituait la seule force capable d'inculquer la conscience politique aux ouvriers ignorants, bornés et apathiques. Car :

« La conscience de la classe ouvrière ne peut être une conscience politique véritable si les ouvriers ne sont pas habitués à réagir contre tous les abus, toutes les manifestations de l'arbitraire,

de l'oppression, de la violence, quelles que soient les classes qui en sont les victimes, et à réagir justement du point de vue social-démocrate (révolutionnaire), et non d'un autre » (1, 229).

De cette généreuse maxime, Lénine tirait la conclusion que « livrée à ses seules forces », la classe ouvrière ne pourrait jamais s'élever à une « véritable conscience politique » : seule l'avant-garde pourrait lui apprendre l'art de réagir contre « tous » les abus « quelles que soient les classes qui en seraient les victimes » !

Il est superflu de rappeler le cruel démenti que l'histoire a infligé aux illusions de Lénine. Voyons plutôt la suite de son raisonnement :

« La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier que *de l'extérieur*, c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. Le seul domaine où l'on pourrait puiser cette connaissance est celui des rapports de *toutes* les classes et couches de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de *toutes* les classes entre elles (...). Pour apporter aux *ouvriers* la connaissance politique, les social-démocrates doivent *aller dans toutes les classes*, ils doivent envoyer *dans toutes les directions* des détachements de leur armée » (I, 238).

Il s'agit là d'une intéressante résurrection de la philosophie hégélienne de l'Etat, tant combattue par Marx. Pour Hegel, la raison principale qui oblige la société à se soumettre à l'Etat bureaucratique est le fait que la totalité sociale, en termes hégéliens : « l'intérêt de l'Idée n'est pas explicite dans la conscience des membres de la société civile en tant que tels » (29). Les classes de la société civile aussi bien que les individus qui les composent sont incapables de s'élever au-dessus de leurs contradictions, de dépasser leur point de vue borné et de penser adéquatement la totalité sociale en tant que telle. Seul l'Etat peut s'élever à la saisie intellectuelle de la totalité et c'est pourquoi ses fonctionnaires constituent la « classe pensante universelle » à laquelle est réservée l'explicitation de l'« intérêt de l'Idée ». Dans la conception léniniste, les « révolutionnaires professionnels » se substituent aux fonctionnaires hégéliens et se réservent le monopole de la « science prolétarienne », de la vraie moralité et de la « véritable conscience politique ». En communion extatique avec le domaine de la

« totalité » d'où ils puisent la Gnose révolutionnaire, élevés en esprit au-dessus du prolétariat rivé à l'« économisme », aveuglé par son particularisme de classe, les révolutionnaires professionnels constituent, tout comme les fonctionnaires hégéliens, une catégorie « au-dessus des classes », extérieure à la société civile, vouée à l'exploration de la « totalité » qui demeure cachée aux yeux de toutes les classes sociales, y compris la classe élue. C'est pourquoi il fallait « absolument effacer toute distinction entre ouvriers et intellectuels » à l'intérieur du parti (I, 265) tout en accentuant à l'extrême la distinction entre parti et la classe : il fallait répudier « l'idée désorganisatrice de la confusion de la classe avec le parti » (I, 358). Il n'était pas « permis de confondre le parti, avant-garde de la classe, avec toute la classe » (I, 354). Le parti, médiateur entre le prolétariat et la « conscience politique véritable », devait être séparé organisationnellement de la classe afin, comme dit Lukacs, que « le prolétariat puisse contempler directement sa propre conscience de classe comme figure historique » (30).

Or, pour remplir sa tâche et guider le prolétariat à la « terre promise du socialisme » (selon la formule de Staline), l'élite elle-même devrait renoncer à la pratique de la libre discussion, au pluralisme des opinions, bref à une vie *politique* propre, et prendre l'aspect d'un ordre monolithique.

Monolithisme et pluralisme.

La liquidation des minorités est en germe dans la conception léniniste du parti. Dès 1902, Lénine réclamait la création d'un nouveau type de parti dont la structure hiérarchique et centralisée permettrait à un tout-puissant Comité central de neutraliser les dissidents et d'imposer le régime de l'unanimité monolithique. Dès les premières pages de *Que faire ?* Lénine se lance dans une violente diatribe contre les tenants de l'électivité des organes centraux et de la liberté de critique :

« La liberté de critique est la liberté de l'opportunisme, la liberté de transformer le parti en un parti démocratique réformiste, la liberté de faire pénétrer dans le socialisme les idées bourgeoises et les éléments bourgeois » (I, 178). « La fameuse

(29) HEGEL: *Philosophie du Droit*, § 187.

(30) Georg LUKACS: *Geschichte und Klassenbewusstsein*, 1923, p. 329.

liberté de critique ne signifie pas le remplacement d'une théorie par une autre, mais la liberté à l'égard de tout système cohérent ou réfléchi ; elle signifie éclectisme et absence de principes » (1, 191).

Devenue synonyme d'« opportunisme » et d'« éclectisme », la liberté de critique devait être refoulée, le parti devait ressembler à l'organisation militaire des conspirateurs et terroristes des années 1870. « La magnifique organisation qu'avaient les révolutionnaires des années 70..., proclame Lénine face aux « occidentaux » de type Plekhanov, devrait nous servir à tous de modèle » (1, 285). Mais plus encore qu'aux révoltes populistes, l'organisation léniniste fait penser au blanquisme tel qu'Engels l'avait défini en 1891 :

« Elevés à l'école de la conjuration, liés par la stricte discipline qui y correspond, les blanquistes partaient de ce point de vue qu'un nombre relativement petit d'hommes résolus et bien organisés était capable à un moment donné propice, non seulement de s'emparer de l'Etat, mais aussi, en déployant une grande énergie sans égard à rien, de s'y maintenir assez longtemps pour réussir à entraîner la masse du peuple dans la Révolution et à la grouper autour de la petite troupe directrice. Pour cela, il fallait avant toute autre chose la plus sévère centralisation dictatoriale de tout le pouvoir dans la main du nouveau gouvernement révolutionnaire » (31).

Pour Engels, cette conception était un anachronisme que l'expérience réellement révolutionnaire de la Commune avait relégué dans le Musée des antiquités du mouvement ouvrier. Lénine lui a donné une nouvelle vie en la teintant d'un « rousianisme » quasi inconscient. Cependant, en 1902, Lénine rendait encore hommage à la démocratie et à sa force éducative ; il disait seulement que les principes fondamentaux de la démocratie à l'intérieur du parti : le principe de la publicité complète et le principe électif, étaient complètement impraticables sous « les ténèbres de l'autocratie » qui enveloppaient la Russie « asiatique et barbare ». « Personne, dit-il, ne qualifiera d'organisation démocratique un parti recouvert du voile du secret pour tous ceux qui n'en sont pas membres » (1, 288). Or, il était évident que l'illégalité et la surveillance de l'Okhrana rendaient nécessaires les méthodes secrètes de la conspiration (Lénine ne pouvait pas prévoir que son parti allait jeter le voile du secret sur la totalité de la vie sociale

depuis les activités de ses propres dirigeants jusqu'aux statistiques des salaires et du niveau de vie !). De même, « il serait absurde de parler de démocratie » sans une application complète et méthodique du « principe électif » (1, 288). Cette « condition qui va de soi dans les pays de liberté politique » (1, 289) inspire à Lénine un véritable hymne à la démocratie :

« Comme l'arène politique est visible pour tous, comme la scène d'un théâtre pour les spectateurs, chacun sait par les journaux et les assemblées publiques si telle ou telle personne reconnaît ou non le parti, le soutient ou lui fait opposition. On sait que tel militant politique a eu tel ou tel début, qu'il a évolué de telle ou telle manière, qu'il se signale par telle ou telle qualité ; aussi tous les membres du parti peuvent-ils, en connaissance de cause, élire ce militant ou ne pas l'élire à tel ou tel poste du parti. Le contrôle général de chaque pas fait par un membre du parti dans sa carrière politique, crée un mécanisme fonctionnant automatiquement et assurant ce qu'on appelle en biologie la « persistance du plus apte ». Grâce à cette « sélection naturelle », résultat d'une publicité absolue, de l'élection et du contrôle général, chaque militant assume la tâche la plus appropriée à ses forces et à ses capacités, supporte lui-même toutes les conséquences de ses fautes et démontre devant tous son aptitude à comprendre ses fautes et à les éviter » (1, 289).

Jamais plus Lénine ne retrouvera ses accents. On lui objecterait volontiers que cette démocratie « fraîche et joyeuse » n'a jamais existé ; que la sélection démocratique du « plus apte » n'a jamais été le résultat « automatique » du « contrôle général » des militants et des citoyens. Quoi qu'il en soit, on a l'impression que si Lénine idéalise la démocratie, ce n'est que pour mieux l'enterrer. « Essayez un peu, dit-il, de faire tenir ce tableau dans le cadre de notre autocratie » (1, 289). Les raisons ne manquaient pas de renvoyer la démocratie pour plus tard ; mais, quand il a pris le pouvoir, Lénine a-t-il jamais essayé de « faire tenir ce tableau » dans le cadre de son « socialisme » ?

Démocratie et bureaucratie.

Le dithyrambe à la démocratie n'excluait nulle-

(31) ENGELS: Préface à la *Guerre civile en France* (Paris, 1936), p. 13.

ment quelques coups de griffe contre certaines « idées confuses qu'on se fait de la démocratie » (I, 292). Impossible dans le cadre de l'autocratie, la démocratie n'était pas complètement réalisable même dans les pays de liberté politique :

« L'ouvrage des époux Webb sur les trade-unions anglais renferme un curieux chapitre sur la « démocratie primitive ». Les auteurs y racontent que les ouvriers anglais, dans la première période de leurs unions, considéraient comme une condition nécessaire de la démocratie la participation de tous les membres à tous les détails de l'administration : non seulement toutes les questions étaient résolues par le vote de tous les membres, mais les fonctions mêmes étaient exercées par tous les membres à tour de rôle. Il fallut une longue expérience historique pour que les ouvriers comprissent l'absurdité d'une telle conception de la démocratie et la nécessité d'institutions représentatives d'une part et de fonctionnaires syndicaux de l'autre. »

Il y avait beaucoup de mauvaise foi dans cette digression : aucun des adversaires de Lénine ne réclamait la démocratie intégrale tandis qu'il s'agissait pour Lénine de supprimer la liberté de critique ! L'impossibilité d'établir une « démocratie primitive » (de type athénien) n'impliquait nullement l'abolition des « fractions » et la généralisation du système des cooptations.

Par une cruelle vengeance de l'histoire, Lénine fut amené quelques années plus tard à ressusciter, poussées jusqu'à l'absurde, toutes les naïvetés de la « démocratie primitive » qu'il raillait en 1902. En effet, son livre sur *L'État et la Révolution* (1917), expression monumentale de la phase prolétarienne du bolchevisme, est tout entier fondé sur l'idée — utopique, sinon démagogique — que l'État ou plutôt le non-État prolétarien opérerait un retour dialectique à la démocratie primitive et deviendrait « immédiatement » un État sans police, sans armée permanente, sans fonctionnaires spécialisés, où « tous gouverneront à tour de rôle et s'habitueront vite à ce que personne ne gouverne » (32). C'est dans ce livre que nous trouvons une attaque féroce contre le « rênégat Kautsky », coupable d'avoir repris à son compte les arguments de Bernstein et des... époux Webb contre la « démocratie primitive » (II, 259). « Comme tous les opportunistes », Kautsky était incapable de comprendre qu'il était « impossible de passer du capi-

talisme au socialisme sans un certain retour au démocratisme primitif » (II, 196) : aveuglé par le « culte superstitieux de la bureaucratie », il croyait qu'« il est impossible de se passer des fonctionnaires ni dans l'organisation du parti, ni dans celle des syndicats, ni dans l'administration de l'État » (II, 257). Aussi son programme se bornait-il à demander « non pas la suppression des fonctionnaires, mais leur élection par le peuple », tandis que pour Lénine il s'agissait (en 1917) de supprimer complètement le fonctionariat et de revenir à la démocratie directe et totale ! Tout autre était son langage en 1902. Il citait alors avec vénération la critique kautskiste de la « conception primitive de la démocratie » :

« Kautsky raille les gens qui exigent, au nom de la démocratie primitive, que « les journaux populaires soient rédigés directement par le peuple », prouve la nécessité de journalistes, de parlementaires professionnels, attaque le « socialisme des anarchistes et des littérateurs » qui, « visant à l'effet », préconisent la législation populaire directe et ne comprennent pas que son application est très relative dans la société actuelle » (I, 292).

En 1917, Lénine exigeait la suppression non seulement des journalistes professionnels, mais de tout le personnel spécialisé de l'État et de l'économie et vouait aux gémonies le « rênégat Kautsky », coupable d'avoir « oublié », « bafoué », « falsifié » les enseignements que Marx et Engels avaient tirés de la Commune de Paris. Quelques mois plus tard, au premier contact avec les responsabilités du pouvoir, Lénine raye brutalement de sa mémoire l'anarchisme démagogique de son programme de 1917. Ce n'était plus la Commune de Paris qui devait servir d'exemple, mais le système ultra-bureaucratique de gestion de l'économie de guerre allemande. Ce dont il s'agissait désormais, c'était de « se mettre à l'école du capitalisme d'État allemand » (II, 856) :

« Oui, mets-toi à l'école de l'Allemand ! Il se trouve que c'est l'Allemand qui incarne aujourd'hui, en même temps qu'un impérialisme féroce, les principes de discipline, d'organisation, de collaboration harmonieuse sur la base de l'industrie moderne ! » (II, 368).

(32) LENINE: *L'État et la Révolution*. Edit. citée, vol. II, p. 260. Cf. notre essai: *Le dépérissement de l'État*, dans *Contrat Social*, vol. V, n° 5.

Ce n'était pas la première fois que le chaos russe rencontrait la discipline allemande. Lénine lui-même avait employé exactement les mêmes termes en 1902 pour justifier la structure anti-démocratique qu'il voulait imposer à son parti.

La « discipline allemande ».

« *Voyez les Allemands* », « *Regardez les Allemands* », proclame Lénine dans *Que faire?* (I, 273; I, 283) : cette fois-ci le modèle n'était pas le « capitalisme d'Etat allemand », mais l'« ordre prussien » qui régnait dans la social-démocratie allemande. On s'étonne de voir Lénine exalter les vertus d'une organisation dont les tares bureaucratiques étaient déjà visibles et dont il allait bientôt dénoncer la « dégénérescence ». Pourtant, en 1902, il traitait d'« opportunistes » tous ceux qui, comme Rosa Luxembourg, s'inquiétaient du rôle exorbitant de l'appareil dans la vie du parti et appelaient les militants à faire preuve de plus d'indépendance et d'esprit critique à l'égard de leurs chefs. Si la tendance à la bureaucratisation est inhérente à toute organisation massive, ce danger était encore aggravé par le penchant à la subordination qui constitue sans doute un trait du caractère allemand. Or, pour Lénine, l'autoritarisme des dirigeants et la passivité de la base étaient les indices les plus sûrs de la maturité révolutionnaire de la social-démocratie allemande. A ses yeux, Kautsky était « le chef de l'aile révolutionnaire » (I, 400); tous ceux qui contestaient ses méthodes autoritaires et bureaucratiques, depuis Wolfgang Heine que Michels considérait comme « un des plus courageux défenseurs de la liberté personnelle et intellectuelle » au sein du parti (33), jusqu'à Rosa Luxembourg, n'étaient que des « démagogues ». Heureusement, remarque Lénine (I, 273) :

« Les Allemands accueillaient par un sourire de mépris ces tentatives démagogiques d'opposer aux « meneurs » la « foule », d'éveiller en cette dernière les mauvais instincts de vanité et d'enlever au mouvement sa solidité et sa stabilité en sapant la confiance de la masse envers ses chefs. Les Allemands sont assez développés politiquement pour comprendre que sans une « dizaine » de chefs de talent éprouvés, professionnellement préparés et instruits par une longue pratique, parfaitement d'accord entre eux, aucune classe de la société moderne ne peut mener résolument la lutte. »

Plus tard, Lénine a amèrement regretté le fait d'avoir été l'allié des « bonzes » contre les éléments révolutionnaires qui cherchaient à secouer l'appareil sclérosé du parti. Mais il n'a jamais mis en doute la conception bureaucratique de l'organisation qu'il avait héritée de la social-démocratie allemande.

Le primat de l'appareil.

Pour Lénine, le principe bureaucratique d'organisation où tous les responsables sont nommés par le centre et où la masse est rigoureusement tenue en main par l'appareil, était le principe même de toute organisation authentiquement révolutionnaire :

« Le bureaucratisme par opposition au démocratisme, c'est le centralisme par opposition à l'autonomisme ; c'est également le principe d'organisation de la social-démocratie révolutionnaire par opposition au principe d'organisation des opportunistes. Ces derniers vont de la base au sommet et par conséquent ils défendent partout où il est possible et dans la mesure du possible, l'autonomisme, le « démocratisme » allant jusqu'à l'anarchisme. Les révolutionnaires descendent par contre du sommet à la base, préconisant l'extension des droits et des pleins pouvoirs du centre par rapport aux parties » (I, 397).

Seul un appareil hiérarchisé de secrétaires et de « permanents » pouvait rendre possible l'uniformisation des pensées que réclamait Lénine quand il disait qu'il faut au parti des révolutionnaires professionnels 90 % d'unanimité. La bureaucratie qu'il était convenu jusqu'alors de considérer comme un mal nécessaire, s'élève ainsi à la hauteur d'un principe. Il se forma de la sorte une hiérarchie de « comitards », un appareil de secrétaires et une psychologie d'« hommes de l'appareil » dont l'histoire des partis n'offre pas d'équivalent. Un appel lancé par Staline au moment de la révolution de 1905 montre bien quelles étaient la psychologie et la perspective historique des hiérarques de l'appareil :

« Tendons-nous la main et serrons-nous autour des comités du parti. Pas un instant, nous ne devons oublier que seuls les comités du parti peu-

(33) Robert MICHELS: *Zur Soziologie des Parteiwesens* (édit. Kröner, 1957), p. 166.

vent nous diriger comme il convient, que seuls ils nous éclaireront la voie de la terre promise ! »

Les comités du parti étaient conçus comme la colonne de feu qui guidait le peuple élu dans le désert ! Le même jour (9 janvier 1905), Lénine appelait les masses à « donner libre cours à la haine et à la colère que des siècles de souffrances et de malheurs ont accumulés dans les cœurs ».

On ne saurait mieux exprimer la différence essentielle entre le tribun et le bureaucrate. Néanmoins, le règne futur du secrétaire général était déjà contenu dans la conception léniniste du parti.

Aujourd'hui, après deux guerres mondiales, la *Gleichschaltung* nazie et les épurations stalinien-nes, les idées de Lénine paraissent bien anodines. Tel n'était pas le cas en 1904. Dans le monde actuel où le nombre de groupes qui défendent encore la volonté de liberté devient de plus en plus restreint, on éprouve de moins en moins d'étonnement devant les formules mystiques qui désignent le Parti. Le Parti est « un ordre qui fait régner l'ordre et qui donne des ordres », écrivait récemment J.P. Sartre (34). Pareils propos auraient été purement et simplement inintelligibles il y a cinquante ans. Rosa Luxembourg, par exemple, ne cachait pas son indignation devant les thèses léninistes en matière d'organisation :

« Il nous semble, écrivait-elle en 1904, que ce serait une grosse erreur que de remplacer le contrôle public exercé par les masses ouvrières sur les organes du parti par le contrôle inverse du Comité central sur l'activité du prolétariat (...). L'ultra-centralisme défendu par Lénine nous apparaît comme imprégné, non point d'esprit positif et créateur, mais de l'esprit stérile du veilleur de nuit. Tout son souci tend à contrôler l'activité du parti, non à la féconder ; à retrécir le mouvement plutôt qu'à le développer ; à le juguler, non à l'unifier (...). Rien ne pourrait plus sûrement asservir un mouvement ouvrier, encore si jeune, à une élite intellectuelle, assoiffée de pouvoir, que cette cuirasse bureaucratique où on l'immobilise pour en faire l'automate manœuvré par un comité » (35).

Plekhanov aussi jugeait avec une extrême sévérité le centralisme autoritaire de Lénine : « En définitive, prédisait-il, tout tournera autour d'un seul homme qui, *ex providentia*, réunira en lui tous les pouvoirs » (36). A la même époque, le jeune

Trotsky adressait à Lénine un avertissement tragiquement prophétique :

« L'organisation du parti se substituera au parti, le Comité central se substituera à l'organisation et finalement le dictateur se substituera au Comité central » (37).

La seule chose que Trotsky n'a pas su prévoir, c'est que le dictateur serait le maître même de l'appareil : le secrétaire général. Ce fut sous son règne que s'acheva le processus par lequel l'appareil domina le parti en étouffant toute démocratie interne, pour, enfin, se substituer en lui.

Suppression de la démocratie.

Du temps de Lénine, le monolithisme n'était encore qu'une formule abstraite : s'il est pénible de découvrir dans la conception léniniste du parti les principes mêmes qui ont permis aux épigones d'étouffer la démocratie dans le parti, les syndicats et les soviets, il ne faut pas oublier que jusqu'à la mort de Lénine le parti garda néanmoins un caractère plus ou moins pluraliste. Jusqu'à la révolte de Cronstadt (1921), la liberté de discussion restait entière et toutes les fois qu'un problème important se posait une discussion publique avait lieu dans les journaux où chaque tendance pouvait exposer ses vues, et dans les réunions publiques. Ainsi, pendant le grand débat sur les syndicats (1920-21) cinq tendances s'affrontèrent et ce n'est que le fameux X^e congrès du parti (1921) qui mit fin à l'interminable débat en approuvant Lénine par 336 voix contre 50 à Trotsky et 18 au groupe de l'« Opposition ouvrière ». Les fractions furent interdites et le monolithisme fut imposé pour des raisons indépendantes de la conception léniniste du parti, extérieures à l'ordre politique proprement dit. Lorsque la révolte de Cronstadt démontra que le régime avait perdu l'appui aussi bien des ouvriers que des paysans, le seul moyen pour garder le pouvoir était de fermer le parti à toute influence venant du dehors : aussi bien des ouvriers « déclassés et susceptibles de flottement anarcho-menchévistes » (selon la formule de Lénine : II, 903), que

(34) J.P. SARTRE : *op. cit.*, n° 84-85, p. 759.

(35) Rosa LUXEMBOURG : *Centralisme et démocratie*, 1904. Dans *Marsisme contre dictature* (Paris, 1946), pp. 23, 25 et 30.

(36) Cité par Boris SOUVARINE : *Staline* (1935), p. 67.

(37) TROTSKI : *Nos tâches politiques*, 1904. Cité par SOUVARINE : *op. cit.*, p. 66. On sait qu'après 1917, Trotsky a désavoué cette brochure qu'il n'a jamais laissé traduire du russe.

des paysans classés comme « petits-bourgeois » et redoutés comme « restaurateurs du capitalisme » (II, 713). L'interdiction des fractions était nécessaire parce que, disait Trotski, « toute fraction organisée avait tendance à devenir le porte-parole d'intérêts sociaux particuliers (...), l'expression des intérêts d'une classe hostile ou semi-hostile au prolétariat » (38). Or, il est hautement significatif que la première fraction à être interdite fut celle de l' *Opposition ouvrière* ! Cette fraction qui groupait peut-être la majorité des éléments prolétariens du parti, était la seule à se rappeler les promesses de 1917 et à réclamer la gestion de l'économie par les syndicats, conformément au programme même du parti !

Dans les pays démocratiques, la bureaucratisation des partis tient à des facteurs purement politiques : manque de rayonnement intellectuel, absence de fortes personnalités, baisse du dynamisme des membres, etc. Par contre, en U.R.S.S. la bureaucratisation du parti a été un phénomène social total traduisant à l'intérieur du parti unique les tensions de classe qui se manifestaient entre la bureaucratie au pouvoir et les classes ouvrière et paysan qui avaient été les protagonistes de 1917. Le « principe bureaucratique » qui était encore une formule abstraite du temps de Lénine, devint une réalité lorsque, sous la pression de cette nouvelle lutte de classes, le parti fut contraint de se replier sur son armature et de développer la structure verticale qui servit par la suite de modèle à tous les partis de l'Internationale Communiste.

Ce système qui présuppose une unité monolithique à l'échelon le plus élevé, est destiné à empêcher absolument tout développement de schismes et de fractions à l'intérieur du parti : d'une part, la direction se réserve le monopole exclusif de la presse du parti ; la minorité ne peut jamais soumettre à la discussion publique le différend qui l'oppose à la majorité. Plus : elle doit défendre devant la base les thèses de la direction. D'où le caractère toujours imprévisible des épurations totalitaires où l'on apprend que des chefs jusqu'alors unanimement adorés étaient depuis toujours des traîtres et des agents à la solde de l'étranger. De là vient aussi la dépersonnalisation complète des chefs totalitaires. Leurs idées sont inconnues et inconnaissables ; leur langage est impersonnel et stéréotypé ; leur existence fonctionnalisée ne laisse percevoir aucun trait vraiment personnel :

un historien comme Plutarque, capable d'exprimer par des anecdotes la densité particulière des figures historiques, un mémorialiste comme Retz pour qui un geste, un mot traduit une matière d'être, un style d'action, seraient complètement dépayés dans l'univers totalitaire. A cette dépersonnalisation de la direction correspond une « atomisation » complète de la base : au mutisme des chefs répond l'usage complémentaire qui veut que tout document signé par plusieurs militants ait un caractère nécessairement « fractionnel » et schismatique. En outre, le cloisonnement des cellules permet de circonscrire et d'étouffer les voix indépendantes : une dissidence née dans une cellule ne parvient pas à se communiquer aux autres. D'une manière générale, l'opinion de la base n'arrive guère à passer à travers les divers degrés d'organisation étagés sous le Comité central et contrôlés par l'appareil hiérarchisé des « permanents ». Aussi les désaccords qui peuvent surgir aux échelons intermédiaires restent, en général, cachés aux militants tenus à la discipline comme des religieux soumis aux vœux : la structure verticale de l'organisation, les congrès soigneusement préparés par l'appareil et transformés en assemblées de fonctionnaires, interdisent aux cadres moyens de faire appel à la base contre la politique des dirigeants.

Il est évident que pareille structure organisationnelle serait impossible sans une foi absolue et fanatique en la valeur et la légitimité des fins poursuivies. D'où l'importance capitale que prend l'unité doctrinale dans la conception léniniste du parti. Pourtant, l'obsession idéologique ne suffit pas pour assurer la cohésion d'un groupe qui renonce d'emblée à la liberté. Il fallait aussi des compensations psychiques.

Narcissisme de l'avant-garde.

En 1910, en analysant les structures des partis socialistes, Robert Michels avait signalé les progrès fulgurants de l'esprit de discipline et d'acceptation passive dans la masse des militants. Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'une obéissance à quelques mots d'ordre limités à des questions pratiques, mais d'une acceptation « enthousiaste » de directives englobant la politique et la culture, la vie privée, la vie tout court. « *Le temps où il nous*

(38) TROTSKI : *Cours nouveaux*, 1923. Dans *Les Bolcheviks contre Staline* (1957), p. 25.

faudra désapprendre la politique », qu'annonçait Nietzsche (39), est déjà derrière nous : notre époque de politisation totale a abouti à ce résultat paradoxal qu'elle a tué la politique en la rendant totale, alors qu'elle est par nature partielle, en l'identifiant avec ce qu'elle ne peut pas être, la vérité de la raison et le salut de l'âme. Comment cette *dépolitisation* est-elle devenue possible ? Quelles sont les forces qui ont réfoulé la politique au moment même où elle envahissait tous les autres domaines ?

Déjà en 1902, à la liberté d'opinion et au principe d'électivité, Lénine opposait la confiance réciproque, l'esprit de fraternité d'armes et de camaraderie exaltée qui devait régner au sein du groupe des révolutionnaires professionnels. Déjà dans le *Catéchisme révolutionnaire* de Bakounine-Netchaïev nous lisons (§ 9) : « Il est superflu de parler de solidarité entre les révolutionnaires ; en elle réside toute la force de l'œuvre révolutionnaire ».

Lénine ira beaucoup plus loin :

« Le seul principe sérieux en matière d'organisation pour les militants de notre mouvement doit être : secret rigoureux, choix rigoureux des membres, préparation de révolutionnaires professionnels. Ces qualités étant réunies, nous aurons quelque chose de plus que le « démocratisme » : une entière confiance fraternelle entre révolutionnaires » (I, 291).

Lénine ne pouvait pas prévoir que les révolutionnaires professionnels pousseraient si loin la « confiance fraternelle » dans leurs rapports réciproques que pour régler les divergences d'opinions ils ne trouveront qu'un seul moyen : s'entre-tuer et déshonorer jusqu'au bout les victimes. Mais, indépendamment de ces avatars de la camaraderie, ce que Lénine aurait dû savoir c'est que pour la plupart de gens qui, en quête d'une direction, se rattachent à un ordre fermé qui les invite à des vastes entreprises, une telle dépréciation du « démocratisme », jugé humain-trop humain par rapport à l'ivresse que procure l'union solennelle au sein d'un groupe compact « entouré d'ennemis de toutes parts et marchant presque constamment sous leur feu » (I, 179), entraînerait inmanquablement une adhésion au principe de la société militaire où la discipline tient lieu de pensée et conférerait une auréole d'héroïsme au *Zusammenmarschieren* et à l'aversion contre le principe même

de la responsabilité personnelle. Michels avait déjà noté l'« étroite ressemblance » qui existait en 1910 entre le langage de la social-démocratie et le jargon militaire (40). Que dirait-il aujourd'hui où l'on ne s'étonne plus d'entendre parler du « front de la biologie » ou du « front de la musique » ?

D'après Lénine, la mentalité autoritaire, proprement « caporaliste » qui rendit possible ces termes aussi barbares qu'absurdes, correspond à la nature même de la classe ouvrière. À l'en croire, celle-ci n'aspire qu'à retrouver à l'intérieur du parti les mêmes conditions d'organisation et de fonctionnalisation qui règnent dans les usines.

La « discipline prolétarienne ».

D'après Lénine, la classe ouvrière constitue un milieu tel qu'il est possible de développer à volonté le réflexe du conformisme. Après avoir, dans *Que faire ?*, exalté les « intellectuels bourgeois » détenteurs exclusifs de la « science prolétarienne », et abaissé systématiquement les ouvriers « abrutis par le capitalisme », incapables de s'élever à la « véritable conscience politique », Lénine se lance, dans *Un pas en avant, deux pas en arrière*, dans une violente diatribe contre les « intellectuels » dont il dénonce la répugnance à accepter son « principe bureaucratique » et son centralisme autoritaire. Le prolétariat, dit-il, « ne craint pas l'organisation, ni la discipline... Le prolétariat est préparé à l'organisation par toute son existence de façon beaucoup plus radicale que bien des intellectuels... Ce n'est pas le prolétariat, mais certains intellectuels qui manquent d'éducation quant à l'organisation et à la discipline » (I, 390).

Ce fut la première fois que Lénine a reconnu un certain mérite aux ouvriers par rapport aux intellectuels, et ce fut pour opposer l'« anarchisme de grand seigneur » des intellectuels à l'esprit de subordination qu'il attribuait aux prolétaires et qu'il identifiait sans trop de mal avec l'« organisation ». À ses adversaires qui l'accusaient de concevoir le parti comme une « immense fabrique avec à sa tête un directeur, le Comité central » (I, 392), Lénine répondit en ces termes :

« Ce mot terrible trahit du coup la psychologie de l'intellectuel bourgeois, qui ne connaît ni la pra-

(39) NIETZSCHE: *La Volonté de puissance*, § 960.

(40) MICHELS: *op. cit.*, p. 40.

tique ni la théorie de la discipline prolétarienne. Cette fabrique qui, à d'aucuns, semble être un épouvantail, et rien que cela, est la forme supérieure de coopération capitaliste, qui a groupé, discipliné le prolétariat, lui a enseigné l'organisation... » (I, 392).

Au premier rang de ces « intellectuels bourgeois » pour qui la fabrique est un « épouvantail », il faut mettre Marx et Engels : toute leur œuvre est une dénonciation de l'« autocratie », du « despotisme » et de la « discipline militaire » qui règne dans les usines où le capitaliste légifère en « autocrate » et où les ouvriers sont « chosifiés » et réduits au rôle d'exécutants sans aucun droit de participation au contrôle et à la gestion. A la fin du siècle dernier, Taylor disait aux ouvriers : « N'essayez pas de penser ; d'autres feront cela pour vous ». Trente ans plus tard, Ford disait de ses ouvriers : « Ils n'aiment pas penser par eux-mêmes » ; c'est cette « aliénation » contre laquelle s'élève l'action ouvrière sous toutes ses formes, que Lénine a voulu ériger en principe de l'organisation révolutionnaire :

« La discipline et l'organisation que l'intellectuel bourgeois a tant de peine à acquérir, sont très aisément assimilées par le prolétariat, grâce justement à cette « école » de la fabrique. La crainte mortelle de cette « école » caractérise bien le mode de pensée qui reflète les conditions d'existence petites-bourgeoises (des intellectuels)... La division du travail sous la direction d'un centre leur fait pousser les clameurs tragi-comiques contre la transformation des hommes en « rouages et ressorts »... » (I, 393).

Ces idées ont fait leur chemin et la passivité irrémédiable des ouvriers est devenue un axiome de la pensée « révolutionnaire ». Comme dit J.P. Sartre, qui a eu le mérite de dire tout haut ce que les autres murmurent sous cape :

« Puisque des spécialistes, dans les bureaux de l'entreprise, se chargent de répartir les tâches, il faut bien que d'autres spécialistes, dans d'autres bureaux, pensent contre cette pensée et décident des modalités de l'action revendicative... » (41).

En 1904, on ne pouvait pas être « révolutionnaire » à ce point. Rosa Luxembourg, par exemple,

avait une idée essentiellement différente de l'« école de la fabrique » :

« La discipline que Lénine a en vue est inculquée au prolétariat non seulement par l'usine, mais encore par la caserne et par le bureaucratisme actuel, bref par tout le mécanisme de l'État bourgeois centralisé. C'est abuser des mots et s'abuser soi-même que de désigner par le même terme de « discipline » deux notions aussi différentes que, d'une part, l'absence de pensée et de volonté dans un corps aux mille mains et aux mille jambes, exécutant des mouvements automatiques et, d'autre part, la coordination spontanée des actes conscients, politiques d'une collectivité. Que peut avoir de commun la docilité bien réglée d'une classe opprimée et le soulèvement organisé d'une classe luttant pour son émancipation intégrale ? Ce n'est pas en partant de la discipline imposée par l'État capitaliste au prolétariat, ce n'est pas en substituant à l'autorité de la bourgeoisie celle d'un Comité central socialiste, ce n'est qu'en extirpant jusqu'à la dernière racine ces habitudes d'obéissance et de servilité que la classe ouvrière pourra acquérir le sens d'une discipline nouvelle, le sens de l'auto-discipline librement consentie de la social-démocratie » (12).

Il appartenait aux héritiers de Lénine de démontrer, unis sur ce point aussi à leurs pires ennemis, que l'« école de la fabrique » se trouve en chacun de nous, que le vieil instinct de servilité, de « peur de la liberté », de crédulité superstitieuse est toujours prêt à rebondir à la surface. L'étouffement planifié de toute vie publique, de toute forme indépendante d'action et de pensée, dans les régimes totalitaires, de quelque couleur qu'ils soient, n'aurait aucune signification essentielle, ne serait qu'une forme aberrante et risible de combinaison des *mass media* avec la technique policière, si l'homme « pré-totalitaire » n'avait déjà « désappris la politique », si la nostalgie d'une impossible eschatologie n'avait paralysé le nerf même de la volonté politique, si la politique obsessionnelle n'avait déjà tué la politique tout court : rien ne garantit les Euménides de la Cité contre le retour des Erinnyes.

(41) J.P. SARTRE : *op. cit.*, n° 101, p. 1803.

(42) Rosa LUXEMBOURG : *op. cit.*, pp. 22-23.

